

## Introduction

*L*es mariées du Blitz était sans doute né dans ma tête bien avant que j'en prenne conscience. Je faisais partie de la génération du baby-boom, ces enfants qui ont passé leurs premières années dans l'ombre de la guerre, bien que dans mon cas, cela se soit passé en douceur.

Mon mari et moi avions tous deux un père qui avait servi dans l'armée de terre des États-Unis, et il en allait de même de tous nos oncles, hormis un qui s'était engagé dans la Navy et un autre qui était devenu pilote dans l'US Air Force. Mais il ne faut pas oublier les femmes, qui ont aussi joué un rôle important. Une de mes tantes par alliance était infirmière dans l'armée, et ma propre mère était officier dans le « Service d'urgence des femmes engagées volontaires », ou *WAVES* en anglais. Enfant, j'étais fascinée de l'entendre parler de cette période : ma mère, cette femme au foyer respectable, pilier de l'Église épiscopaliennne, avait dans sa jeunesse, porté un pistolet à la hanche – arme dont elle savait se servir – et sillonné la base navale de Norfolk pour livrer des télégrammes et des messages urgents. Mon beau-père, quant à lui, avait été envoyé en Europe peu de temps avant la naissance de mon mari, obligeant ainsi ma belle-mère à accoucher dans un hôpital militaire de l'Alabama où elle ne connaissait personne. Elle avait dû ensuite entreprendre un long et pénible voyage pour rejoindre sa

famille dans le Wisconsin, en se débattant avec un nourrisson en pleurs dans des trains bourrés à craquer de soldats. Les anecdotes de familles inquiètes, passant leur temps à attendre une lettre du front et à travailler d'arrache-pied pour s'en sortir, faisaient partie de notre enfance au même titre que les photos d'hommes en uniforme exposées avec fierté sur les buffets de salle à manger.

En 1944, la future mariée qu'était ma mère avait remonté l'allée centrale de sa petite église en pantoufles qu'elle avait pris soin de dissimuler sous sa robe de satin. Un comportement plutôt incongru pour la bourgade de Virginie où elle vivait, mais les chaussures étant rationnées, comme tant d'autres choses, c'était une pratique courante. Néanmoins, il y avait à manger pour tout le monde en dépit des restrictions imposées par l'État, et la guerre en Europe était suffisamment loin pour que les gens n'aient pas à craindre une invasion allemande.

C'est seulement plus tard, en étudiant l'histoire, que j'ai entraperçu la dure réalité de la vie en temps de guerre et que j'ai su pour toutes les horreurs, les terribles privations qu'ont dû subir les Européens et les Russes. Lorsque je suis partie vivre en Angleterre, j'ai commencé à saisir l'impact qu'avait eu cette période dramatique sur les gens, combien elle avait laissé des traces indélébiles. Cela faisait des années que je vivais à Londres lorsqu'une de nos vieilles connaissances est venue des États-Unis pour nous voir, peu de temps avant le cinquantième anniversaire de la victoire du 8 mai 1945, l'événement que les mariées du Blitz commémorent dans ce roman. Notre ami a consciencieusement visité le musée de la Guerre, le centre de commandement de Churchill et le Q.G. souterrain d'Eisenhower. Il en est ressorti bouleversé. Le soir même, il nous confiait son regret de ne pouvoir serrer la main de tous les Anglais

de plus de soixante ans. Quand j'ai commencé à faire des recherches pour ce livre, j'ai compris ce qu'il voulait dire.

Dans les maisons où j'allais, petite, les clichés d'hommes et de femmes en uniforme ont commencé à jaunir et à être remisés au fond des tiroirs, afin de faire de la place pour d'autres photos, de mariage, de bébés, de vacances en famille. De mon côté, je me suis intéressée au rôle des femmes pendant la guerre, tout en ne sachant pas vraiment quoi faire de mes trouvailles, au départ. Je me suis rendu compte que les préoccupations communes à toutes les femmes, peu importe l'époque ou le lieu – tomber amoureuse, se marier, fonder une famille, avoir souvent du mal à joindre les deux bouts, ou bien subir le célibat, contraintes et forcées – valaient aussi pour la Seconde Guerre mondiale. Durant cette période sombre de leur vie, et malgré le rationnement, la peur de l'invasion et le lourd fardeau que l'effort de guerre leur imposait, quantité de femmes ont mené une bataille personnelle pour vivre à peu près normalement. Elles firent preuve du genre de courage qui n'est jamais mentionné dans les livres d'histoire. Elsie, Frances, Alice, Tanni et Evangeline ont commencé à prendre forme dans ma tête à partir des informations que j'étais en train d'emmagasiner. Elles ont ensuite attendu patiemment que leur histoire soit écrite.

Toutefois, si je devais donner le point de départ exact de ce livre, je dirais qu'il s'agit de Manfred qui est tout aussi réel que dangereux, et a quantité de morts sur la conscience. Tous les autres personnages du roman sortent de mon imagination, et pour autant que je le sache il n'existe pas de vieille famille De Balfort dans le Sussex. Si quelqu'un porte ce nom-là aujourd'hui, je m'excuse par avance de l'avoir associé, même de manière fictive, à Manfred. Il faut bien donner un nom aux personnages. Reste que ce Manfred a réellement existé, même si tout

porte à croire que nul ne connaîtra jamais sa véritable identité.

J'ai entendu parler de lui, après m'être installée en Angleterre, par un ami qui avait travaillé pour les services de renseignements britanniques pendant la guerre. John n'aimait pas évoquer cette époque-là de sa vie. C'était un homme profondément gentil, intelligent et raffiné, doté d'un merveilleux sens de l'humour et totalement dévoué à sa famille, et il n'était pas du genre à garder une dent contre quelqu'un. Pourtant, combien de fois l'ai-je entendu critiquer âprement un « collabo » qui envoyait des messages, depuis le Sussex, aux Allemands postés sur les côtes françaises, les alertant en cas de conditions météorologiques favorables au-dessus de l'Angleterre. À cette époque d'avant les radars, les bombardiers allemands ne s'aventuraient au-dessus de la Manche que par temps clair, et ces informations ont donc été capitales pour l'ennemi qui était déterminé à soumettre la Grande-Bretagne. Le fait que l'espion ou le traître, indirectement responsable de tant de morts et de destruction, n'ait jamais été traduit en justice restait clairement sur le cœur de John, au point de me faire réfléchir aux profondes cicatrices laissées par la guerre : tous ces comptes qui n'ont jamais été réglés, toutes ces rancœurs qui ont été nourries pendant si longtemps.

Le vrai Manfred est assurément mort aujourd'hui, mais je me suis chargée de son cas de la manière qui me paraissait la plus juste. Je suis simplement triste que John, qu'il repose en paix, ne soit plus là pour le lire. En lieu et place d'une vraie justice, j'aime à croire qu'il aurait été satisfait de voir Manfred ainsi démasqué et enfin puni, ne serait-ce qu'entre les pages d'un roman.

## Prologue

*Printemps 1995*

Dans la salle d'embarquement de l'aéroport d'Atlanta, par une chaude soirée de mai, Alice Osbourne Lightfoot souriait à chacun en disant : « Bonsoir ! Tout va bien pour vous ? ». Au fur et à mesure, elle cochait les noms qu'elle avait sur sa liste. C'était elle qui organisait le voyage, et son groupe était en partance pour Londres. Un vers des *Contes de Canterbury* appris à l'école lui trottait dans la tête : « *Alors ont les gens désir d'aller en pèlerinage.* » C'est toujours vrai, même si aujourd'hui on va en pèlerinage pour d'autres raisons, songea Alice.

Elle fut la dernière à monter dans l'avion. Avec moult précautions, elle plaça un vanity-case lourd et démodé dans le compartiment à bagages, puis alla s'installer à côté des dames qui occupaient l'avant de la cabine. Les passagères étaient les épouses de ce qu'il restait du 8<sup>e</sup> Escadron « Joe Lightfoot », des amis de fac venant de Géorgie, du Tennessee et de l'Alabama, qui s'étaient engagés en 1941 et avaient combattu ensemble en Europe. Ceux qui étaient encore valides traversaient l'Atlantique pour célébrer le cinquantième anniversaire de la victoire du 8 mai 1945 en Angleterre, et assister aux retrouvailles avec d'autres vétérans dans le vieil aérodrome du Norfolk d'où ils avaient décollé dans leurs B-17 et leurs B-24, pour mener à bien de

dangereuses missions au-dessus de l'Allemagne en plein jour. Alice s'était portée volontaire pour organiser l'expédition, et parce qu'elle était d'origine britannique et avait tendance à prendre les choses en main, ses compagnes de voyage l'avaient élue chef de groupe.

Après le décollage, toutes ces dames ôtèrent leurs chaussures pour se mettre à l'aise, et sitôt le repas avalé firent « leurs visites », comme on dit dans le sud des États-Unis. En substance, elles se donnèrent des nouvelles de leurs familles respectives, et des mains piquées de taches brunes échangèrent des photos de petits-enfants entre deux rangées de sièges. « Je parie qu'il te tarde de rentrer à la maison, ma chérie, ne cessaient-elles de répéter à Alice. Je me demande si l'Angleterre a beaucoup changé depuis que tu es partie.

— À la maison ! Mais enfin chérie, la maison d'Alice, c'est Atlanta ! Ça fait cinquante ans qu'elle vit en Amérique ! protesta son amie Rose Ann depuis le siège d'à côté. Qu'est-ce que tu dis de ça, Alice !

— Dommage que tu ne viennes pas à la réunion, au dépôt de gerbes et au dîner après, d'autant plus que tu t'es drôlement démenée pour organiser ce voyage pour Joe et les aut' gars. Mais comme tu vas à ton autre cérémonie, c'est sûr que tes amies vont être drôlement contentes de te voir ! Vous devez avoir un tas de choses à vous raconter, déclara la dame assise derrière elle.

— Oh oui, je suis très heureuse de les retrouver ! » répondit Alice de cet accent traînant du nord de la Géorgie, qui s'était insinué dans sa voix avec le temps. Oh oui, répéta-t-elle pour elle-même. Un tas de choses à se raconter, en effet. Alice n'était pas du genre à esquiver les problèmes, et après ce qu'Elsie lui avait écrit au sujet de Frances, il était de son devoir d'être présente.

La conversation se poursuivit, les femmes ignorant superbement le chahut à l'arrière de l'avion où leurs maris étaient en train de boire plus que de raison tout en évoquant leurs souvenirs de guerre, en se racontant des blagues cochonnes et en donnant au passage une tape sur les fesses des hôtesses qu'ils appelaient invariablement « ma jolie ». Une fois les plateaux-repas enlevés, certaines, dont Alice, sortirent leur tricot ou leur broderie. D'autres tentèrent de dormir. Enfin Alice se mit à bâiller, rangea ses aiguilles, éteignit son plafonnier et mit le masque de nuit trouvé dans le nécessaire de toilette offert par la compagnie aérienne.

Au moment où Alice embarquait, un autre vol à destination de Londres décollait, celui-ci de l'aéroport Ben Gurion. Comme il était près de minuit, l'équipage servit un encas rapide puis baissa les lumières. Tanni Zayman regarda ses petits-enfants s'assoupir dans les sièges voisins. Chaïm et Shifra avaient quitté Tel-Aviv, vêtus d'un T-shirt léger aux couleurs de leur groupe préféré, comme les adolescents qu'ils étaient. Seulement il faisait beaucoup plus frais, à présent. Tanni demanda des couvertures à une hôtesse et couvrit Chaïm, dont les pieds dépassaient dans le couloir et dont la *kippa* était de travers, puis fit de même pour Shifra. Comme ils étaient mignons quand ils dormaient : le frère et la sœur se chamaillaient à longueur de journée et elle n'était pas mécontente d'avoir un peu de répit, vu son état. À l'idée de revoir Crowmarsh Priors, elle était trop agitée pour même songer à somnoler.

Un peu plus loin dans l'avion, un nourrisson se mit à pleurer. Tanni remua sur son siège, mal à l'aise. Comme toujours, elle se sentait prise d'une panique indéfinissable. Il n'y avait aucune raison, pourtant. Elle ferma les yeux et respira profondément pour se calmer.

Elle avait ouvert la lettre d'Elsie à l'hôpital, assise au chevet de Bruno. En la dépliant, l'invitation et les billets d'avion en première classe à leurs deux noms étaient tombés. « Non ! » s'était exclamée Tanni quand elle avait vu de quoi il s'agissait. Après tout ce temps, quand bien même son mari aurait été à ses côtés, la simple idée de retourner en Angleterre – sans parler du village – lui donnait la nausée. Mais de toute façon, après sa récente opération du cœur, il était hors de question que Bruno prenne l'avion.

L'ayant réveillé sans faire exprès, elle lui avait lu la lettre, puis avait protesté d'une voix tremblante qu'elle n'irait nulle part tant qu'il était à l'hôpital. Bruno s'était calé contre ses oreillers mais il avait le teint pâle, et on ne lui avait toujours pas enlevé la perfusion. Il aurait dû se reposer. Au lieu de cela, il était entouré de livres et d'articles à lire pour l'université, introduits au nez et à la barbe des infirmières qui lui avaient formellement interdit de travailler. Et voilà qu'en plus de cela, il l'observait par-dessus ses lunettes de ses yeux perçants.

Tanni détestait ce regard – comme s'il savait quelque chose qu'elle ne savait pas – mais son irritation s'était envolée lorsqu'il s'était mis à lui tapoter la main, puis à la serrer dans la sienne tout en réfléchissant.

Les médecins avaient affirmé à Bruno que c'était très commun pour une femme de souffrir de dépression post-partum, à des degrés plus ou moins graves, même si dans les années 1940 le problème n'était pas évoqué en ces termes. L'amnésie de Tanni au sujet de leur bébé mort-né en Angleterre, il y avait tant d'années, était le moyen que la nature avait trouvé pour la protéger. Hormis une rechute, elle avait vécu une vie heureuse d'épouse, de mère et à présent de grand-mère – près de l'université, dans une maison lumineuse remplie de livres et d'objets d'art israélien – et entre leurs amis, le bénévolat à l'hôpital et son

jardin, elle avait eu de quoi s'occuper. Il s'était dit qu'il n'y avait aucun risque à ce qu'elle accepte l'invitation d'Elsie.

« Je sais que c'est dur pour toi, mais pense combien tu es redevable à tes amies malgré le temps qui a passé. Et vu les nouvelles concernant Frances, tu ne peux pas te défilier. Mais rien ne dit que tu dois y aller seule – pourquoi ne pas échanger mon billet et emmener les deux petits ? Cela te ferait du bien de ne pas t'inquiéter pour moi pendant quelques jours, et puis n'oublie pas que dans quelques mois seulement, Chaïm partira faire son service. De toute façon, avec tous les frères et sœurs aînés qu'ils ont, les pauvres n'ont jamais eu l'occasion de voyager. Imagine comme ils seraient contents d'aller en Angleterre ! Reste auprès de tes amies le temps nécessaire. Ensuite va passer une semaine à Londres, et emmène les enfants au musée et au théâtre. Faites un peu de shopping. Sans oublier les marchés en plein air où les jeunes aiment « traîner », comme dit si bien Shifra. Vous pourriez même pousser jusqu'à Oxford, tu leur montrerais mon ancienne fac. Ils pourraient faire une promenade en barque, comme moi à leur âge. Tu verras, vous allez bien vous amuser. »

Son regard était retourné à l'ordinateur. Bruno était en pleine rédaction d'un article qu'il comptait bientôt publier.

« En plus, à Londres, tu pourrais aller chez Foyles pour moi. J'ai toute une liste de livres que je n'arrive pas à trouver ici, et...

— Mais Bruno, je ne veux pas y aller ! Il est hors de question que je te laisse ici ! Tu n'y penses pas !

— Pourquoi, parce qu'il n'y a pas assez de monde pour s'occuper de moi ? Dès que quelqu'un sort, il y en a deux qui entrent ! Grâce à Dieu l'opération s'est bien passée, et je serai à la maison dans quelques semaines – si l'hôpital ne me tue pas entre-temps. Les médecins, les internes, les infirmières et que sais-je encore, ils entrent ici comme

dans un moulin, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, soit pour m'amener un de ces horribles plateaux-repas, soit pour prendre ma tension pile au moment où j'ai enfin réussi à m'endormir. Et le kiné qui débarque quand j'ai envie de lire... Ah! ne me regarde pas comme ça, je plaisantais. Tout va bien, mon ange. Alors vas-y! Je vais appeler Elsie moi-même et lui annoncer ta venue. »

Il lui avait caressé la joue tendrement, puis avait remis ses lunettes en place et reporté son attention sur l'article.

C'est ainsi qu'à contrecœur, Tanni avait accepté et lancé l'invitation à ses petits-enfants, afin de ne pas faire marche arrière au dernier moment. Pour rien au monde elle n'aurait voulu les décevoir. Mais à présent qu'elle était en chemin, les yeux ouverts dans le noir, elle était assaillie de doutes et son malaise était encore exacerbé par les hurlements du nourrisson invisible, un peu plus loin dans l'avion.

Juste à ce moment-là, Shifra ouvrit ses yeux noisette. L'ado de quinze ans sourit à sa grand-mère et s'avança pour poser la tête sur son épaule.

« Si tu savais comme je suis excitée d'aller à Londres, Bubbie. Ma meilleure amie Rachel y est allée avec ses parents et elle a vu le *Rocky Horror Picture Show*. Elle m'a dit que c'était génial. J'en ai parlé à Grand-père, et son secrétaire nous a réservé des billets pour une séance, c'est un cadeau qu'il nous fait. J'ai économisé tout mon argent de poche pour aller faire du shopping à Cambden Lock – Rachel m'a dit dans quel coin aller. Et je vais voir où Eema est née! Et... »

Ses yeux se fermèrent au beau milieu de sa phrase, comme si le nourrisson à l'autre bout de l'avion n'était pas en train de s'époumoner. Les bouclettes de Shifra lui chatouillaient la joue. C'était la benjamine de la famille, et Tanni la considérait toujours comme « le bébé », même

si depuis l'année précédente, Shifra avait grandi et s'affinait peu à peu, perdant ses traits d'enfant. Tanni n'était guère plus âgée que sa petite-fille lorsqu'elle était descendue du train à la gare de Crowmarsh Priors, et ce jour-là, elle ne pensait pas aux vacances : elle était mariée et déjà mère. Avait-elle jamais été aussi insouciante que Shifra, avec sa musique dans les oreilles, ses T-shirts bariolés et ses poignets chargés de bracelets tressés que les ados se donnent en cadeau aujourd'hui ? Bruno avait raison. Elle devait faire ce voyage pour Frances qui avait été son amie. Qu'aurait-elle fait sans elle et les autres, à l'époque ?

Autour d'elle, les passagers commencèrent à bâiller et à redresser leur siège, étirant leurs membres engourdis. L'équipage se mit à faire des allers-retours dans les couloirs, proposant du thé et des fruits. Peu après, le commandant de bord annonça qu'ils entamaient leur descente vers l'aéroport de Gatwick, et Chaïm et Shifra tendirent le cou tant qu'ils purent pour voir enfin l'Angleterre, tandis que l'avion virait de bord au-dessus des automobilistes sur la M23.

L'ombre de l'avion passa sur une grosse Mercedes conduite par une petite femme, dont les bras et le cou potelés étaient chargés de bijoux. La berline argentée fonçait sur l'autoroute en direction du Sussex, zigzagant à qui mieux mieux entre les poids lourds. Lady Carpenter, le troisième membre du groupe, écrasait l'accélérateur avec son escarpin violet. Au grand dam de ses enfants, elle avait insisté pour prendre le volant, même si à soixante et onze ans sa concentration n'était plus ce qu'elle avait été. Mais depuis la mort de son mari richissime, elle n'en faisait qu'à sa tête...

La quatrième de la bande était déjà à Crowmarsh Priors. Elle était même là depuis si longtemps que d'où

elle était originaire, seule une poignée de personnes se souvenait encore d'elle. Parmi celles-ci, certaines vivaient toujours à La Nouvelle-Orléans, des veuves aux cheveux blancs qui étaient allées à l'école avec Evangeline Fontaine, au couvent français. Désormais, elles passaient leurs après-midi dans un rocking-chair, sur la terrasse d'une maison de retraite qui avait jadis été le manoir de la famille Fontaine, à s'éventer et à parler des mêmes choses depuis les cinquante dernières années, y compris du soir où elles étaient venues au bal de débutante d'Evangeline précisément dans cette maison, avant que ses parents connaissent des revers de fortune et soient contraints de vendre.

« Quel dommage, tout de même, quand on pense que le manoir était dans la famille depuis tant de générations. Il est arrivé un malheur pendant la guerre, c'est pour ça qu'ils ont tout perdu. Mais à ce moment-là, Evangeline s'était déjà enfuie. »

La fugue amoureuse d'Evangeline Fontaine avait fait scandale à l'époque, et encore aujourd'hui.

« Tu as raison, c'était juste avant. J'ai oublié le nom du garçon avec qui elle s'est sauvée, mais dans mon souvenir on ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam, celui-là. Je me demande ce qu'elle est devenue. Mais en attendant, ce qu'elle a fait était bien indigne de son rang. »

Les autres hochaient la tête tout en continuant à se balancer.

« Ses parents ont étouffé l'affaire et personne n'a revu Evangeline depuis.

— Elle est sans doute morte aujourd'hui.

— Sûrement. La plupart des gens qu'on connaissait ne sont plus là. »

À Crowmarsh Priors, Evangeline Fontaine Fairfax fut réveillée par un défilé de camions qui s'arrêtèrent dans

un crissement de pneus sur la place du village. Quelques jeunes Australiens, plutôt enjoués pour cette heure de la journée, commencèrent à s'échanger des « Salut ! » et à se crier des instructions. Les portes des camions furent claquées et les barres en métal des marquises déchargées à grand bruit. Evangeline rabattit la couverture, et ses pieds veinés de bleu cherchèrent les pantoufles à tâtons. Elle enfila une robe de chambre en satin râpée aux coudes, ouvrit les rideaux et dans le soleil éclatant du matin, loucha en direction du tohu-bohu.

Elle jeta un coup d'œil à la lettre d'Elsie posée sur la commode, devant une collection de photos dans des cadres en argent terni : une de son défunt mari en uniforme, une autre d'elle-même tenant leur fils Andrew dans ses bras quand il était bébé, une troisième d'Andrew le jour de la remise des diplômes à l'université, et une dernière de sa femme et de leurs enfants chez eux, à Melbourne.

Elle prit une brosse à cheveux dont le dos en ivoire était incrusté de la lettre « P », et de l'autre main se versa une larme de sherry dans son verre à dents. Elle ramena le tout dans son lit et s'adossa contre les oreillers.

« À la tienne, Laurent. À la tienne, Richard. À la tienne, Frances. C'est qu'on fête les cinquante ans aujourd'hui. Cinquante ans que cette guerre lamentable est terminée. C'est en tout cas ce que disent ceux qui ne l'ont pas vécue. Mais peut-être qu'aujourd'hui on va enfin en finir. À votre santé à tous », dit-elle à la pièce vide.

L'accent du Sud s'était épaissi et la voix autrefois douce était devenue rauque. Elle but une gorgée de sherry, puis se brossa soigneusement les cheveux tout en réfléchissant à la tenue qu'elle allait mettre pour la grande journée qui l'attendait. « Oh oui, attendez de voir, vous tous ! »